

LE PETIT DE TREIZE ANS

Sous ce titre, le *Journal des Débats* du 31 octobre dernier publiait un feuilleton faisant partie de la très belle série intitulée : *Les Pauvres*.

L'auteur de tant de morceaux, qui sont des études émouvantes sur l'état social en même temps que d'exquises créations littéraires, est M. René Bazin, dont ~~tous nos lecteurs~~ ^{on / a /} connaît le fort et délicat talent. ~~Il nous saurait~~ ^{on / a /} gré d'avoir demandé à l'auteur ~~et ne s'étonneront~~ ^{on / a /} pas que nous ayons obtenu de sa bonne grâce l'autorisation de reproduire la page qu'on va lire.

LE PETIT DE TREIZE ANS

Elle avait eu son moment de charme et de fraîcheur, aux environs de la vingtième année, quand le roulier Stéphane Leroy l'avait demandée en mariage et épousée. Mais elle appartenait au monde des vite fanées, de celles qui n'apportent ni dot, ni trousseau, ni aucune assurance pour le lendemain, si ce n'est un cœur brave, dur à la peine qui ne peut manquer, doux aux enfants qui peuvent venir. Il en vint quatre : Marie, Etienne, Jacques et Lucien. Quatre grossesses, le ménage, les journées passées à la rivière, les veillées qu'elle employait à raccommoder, recoudre et ravauder pour le père et les quatre enfants, c'est plus qu'il n'en faut pour expliquer, — l'âge aussi avait creusé sa ride, — que la mère Leroy eût le visage couperosé, les cheveux rares sous le bonnet de linge, et les paupières toutes rouges autour des yeux.

Avez-vous remarqué ce joli nom, ce beau nom que le peuple donne aux femmes qui sont de

chez lui ? Il dit / la mère Leroy, la mère Petit, la mère Cerisier. A peine ont-elles cessé d'avoir cet air de jeunesse qui prime encore deux ou trois ans après le mariage, à peine les a-t-on vues sur le pas de leur porte, avec un enfant dans les bras et un autre à la traîne, bien avant la trentaine, il les appelle la mère, et il oublie la femme. Par là, il entend bien les honorer. Mais je crois que ce n'est pas tout. Et ceux qui disent la mère savent que pour elles, désormais, les joies les meilleures, les peines les plus aiguës, le courage de travailler jusqu'à l'extrême vieillesse, relèvent de ce titre-là. Ils savent que la mère a le grand rôle.

Chez les Leroy, c'était ainsi. L'homme ne comptait guère. Employé dans un entrepôt de charbons, il partait de la maison dès le matin, et ne rentrait qu'à la nuit, pour la soupe. On le voyait tout le jour, vêtu d'une blouse de grosse toile grise devenue couleur de suie, très grand et courbé, le fouet autour du cou, les mains dans les poches, le masque plat, bruni, et creusé au milieu comme celui d'un hareng, suivre de son pas roulant le pas de la jument pommée qui traînait le tombereau. Il marchait à la hauteur de la croupe de la bête. Aux montées, quand le sabot du cheval glissait sur les pavés, l'étincelle de ce coup de briquet faisait comme un pétard entre les jambes du roulier. Alors, celui-ci décrochait son fouet et le laissait retomber, sans rien dire, sur la sellette, la peau de mouton et les traits de corde du harnais. Puis il reprenait sa promenade, sans se préoccuper des voitures, des bicyclettes, des pétrolettes, des omnibus ou des simples passants, l'oreille sourde aux interjections des voix comme aux appels des cornes, sûr qu'on se rangerait, qu'on éviterait la masse redoutable de sa jument, du tombereau, du chargement de Cardiff, d'où coulaient en arrière et roulaient sur la chaussée des fragments de charbon pareils à des perles de jais. A la maison, où il ne manquait jamais de rentrer, quelquefois un peu ému d'eau-de-vie, mais, le plus souvent, tranquille et las, il ne faisait point de scènes et n'élevait pas la voix. Il ne deman-

daît que sa soupe chaude, un peu de calme pour fumer sa pipe, et son lit. Pour le reste, il se reposait sur la mère Leroy. Il ne l'aidait qu'en lui abandonnant l'argent qu'il gagnait. Elle avait soin des corps et des âmes.

Un soir d'hiver qu'il faisait froid et que la nuit tombait, la mère avait bien bourré de copeaux et de charbon le petit poêle pansu qui se tenait sur trois pieds au milieu de la principale chambre. Sur le couvercle, dans une casserole de terre, la soupe chauffait. La mère et la fille, cette Marie qui venait de prendre ses quinze ans, chétive, pâle et d'esprit lent, assises le dos au feu, côte à côte et tournées vers la fenêtre, reprisaient des bas d'enfants, et se hâtaient à cause de la lumière qui fuyait. Des chemises, des mouchoirs, un jupon fraîchement lavés, fumaient sur les cordes tendues. Et les deux derniers dont on s'occupait en ce moment, Jacques et Lucien, revenus de l'école, se haussant sur leurs pieds nus, grattant du bout de l'ongle la glace posée en fougères sur les vitres, regardaient dehors, tout en bas. On voyait loin, par la fenêtre. L'appartement était au quatrième, en bordure d'un quai. Les petits comptaient les becs de gaz, ceux du pont de droite, ceux du pont de gauche, ceux qui dansaient dans la rivière d'un bord à l'autre, au bout des lames. Ils se nommaient les quartiers de la ville étagés devant eux et sur lesquels la fumée d'un remorqueur en marche se levait en gros bouillons qui s'enflaient, devenaient translucides, formaient un cadre gris avec des maisons dedans, et crevaient en brume. Ils riaient quand les dernières bandes de corneilles, regagnant quelque vieille tour d'église, se dispersaient un moment et reculaient dans le ciel jaune, poussées par les rafales de vent dont le sifflet paraissait alors faire le tour de la fenêtre.

Un pas pesant fit crier l'escalier. Le père entra, jeta sa limousine sur une chaise, se secoua, éprouvant un grand bien-être à retrouver l'abri, et allongea au-dessus du poêle son museau évidé :

— Ça sent la pomme de terre et les petits oignons, dit-il. Peut-on en manger, la mère ?

Elle ne cessa pas de râvauder, car il n'y avait vraiment presque plus de jour et il fallait user de la dernière lueur.

— Tout à l'heure, répondit-elle. Ça ne va pas tarder. C'est Etienne qui est allé chercher le pain, et qui n'est pas revenu.

Le père s'était à peine assis à sa place ordinaire, dans le fond gris de la chambre, près de l'entrée, quand l'enfant poussa la porte et parut, essoufflé, vêtu d'une veste d'été trop courte, d'un gilet trop court, d'un pantalon trop court, tête nue et portant sous le bras un pain de six livres dont le milieu était enveloppé d'un journal. Il passa devant le père en disant : « Bonsoir ! » vint jusqu'aux deux femmes et se pencha par-dessus l'épaule gauche de la mère Leroy, en ayant soin de poser sur l'épaule droite de la travailleuse le pain qu'il avait couru chercher.

— Voilà, m'man !

Il faut croire que le jour était complètement disparu, et qu'on ne voyait plus assez pour râvauder, car la mère laissa tomber le bas de laine, embrassa la joue rose et froide qui se tendait, et la retint même un moment pressée contre son bonnet, tendrement, pour justifier : « Je n'ai pas d'enfant plus cher que toi. » Elle disait cela à chacun des quatre, à tour de rôle ; mais on peut supposer, sans crainte de se tromper, qu'elle était plus fière d'Etienne que des autres. Il avait de si grands yeux clairs qui riaient à la vie pauvre, un teint si frais, tant de désir de gagner, de n'être plus à charge à ses parents, de les aider ! Il était si câlin ! Depuis plusieurs semaines surtout, sa mère observait qu'il l'embrassait plus souvent, plus longuement, avec une émotion qu'elle avait toujours eue, elle, rien qu'à le regarder. Il comprenait mieux, sans doute, en grandissant, toute la peine que s'était donnée la mère Leroy pour élever la famille, et puis, dans douze jours, pas un de plus, il atteignait ses treize ans, il quittait l'école, et entrait à la fabrique comme rattacheur de fils. Tout le monde y pensait, n'est-ce pas ? dans la maison.

La pâle Marie se leva, la mère aussi. Elle mirent des assiettes sur la table, approchèrent

celle-ci de l'endroit où le roulier se reposait, allumèrent la lampe à pétrole, et servirent la soupe. Pendant une demi-heure ils mangèrent bruyamment, sans dire beaucoup de paroles. Le bruit était celui des cuillères, des dents, des chaises que les petits balançaient, et du vent glacé qui frappait aux vitres et roulait dans le tuyau du poêle. Le diner fini, les femmes eurent vite fait d'enlever la table et de laver la vaisselle. Puis la mère dit, comme chaque soir :

— Allons, mes petits, faisons la prière.

Quatre paires de sabots claquèrent sur le carreau. La mère Leroy, traversant la chambre, s'agenouilla à une petite distance de la fenêtre, — c'était l'endroit accoutumé, — Marie s'agenouilla près d'elle, à gauche, puis Jacques, puis Lucien. Ils étaient en ligne, par rang d'âge et de taille.

Le père avait allumé sa pipe, au fond de la chambre.

Au moment où elle levait la main droite pour commencer le signe de la croix, la mère Leroy se détourna, et demanda :

— Etienne ?

L'enfant était debout près du poêle. Il ne bougea pas.

— Etienne ?

— Va donc ! dit la voix rude du roulier. La mère l'appelle ; tu te chaufferas après.

Mais le petit secoua la tête et n'obéit pas. Sachant qu'ils ont des caprices, ceux qui vont devenir de jeunes hommes, et que leur humeur mue comme leur voix, la femme se releva pour aller prendre Etienne par le bras et l'amener. En marchant, elle regardait son fils d'un air de reproche. Elle fit ainsi quatre pas, jusqu'à toucher presque l'enfant. Alors, elle s'aperçut qu'il était pâle comme le plâtre des murs et elle s'arrêta, toute saisie.

— Fais la prière sans moi, dit-il. Je ne peux plus la faire.

— Es-tu malade, mon Etienne ? Est-ce pour ça que tu es si blanc ?

Il y eut une demi-minute au moins de silence. Les mains du petit tremblaient, quoiqu'il fût près.

du feu, ses lèvres tremblaient, ses narines étaient serrées et il respirait avec effort, car, de sa vie, il n'avait eu à dire une chose aussi cruelle. Ses yeux qui n'avaient cessé de fixer ceux de sa mère, ses yeux où s'était réfugié tout son courage, ses yeux aimants suppliaient d'avance : « Pardonne-moi. » Il dit enfin :

— Je sais bien que je vais te faire de la peine... Il faut pourtant que j'arrive à te le dire... Je ne crois plus comme toi, mamān...

— Qu'est-ce que tu ne crois plus, mon petit?... Est-ce que... Mais ce n'est pas possible... Est-ce que tu ne crois plus au bon Dieu ?

Les lèvres de treize ans murmurèrent :

— Non !

Une plainte seule lui répondit. La mère Leroy, qui avait supporté sans faiblir tant d'épreuves qu'on ne les comptait plus, se sentit défaillir devant celle-là. Elle s'appuya au dossier d'une chaise qui se trouvait près d'elle, et ferma ses pauvres paupières rouges qui se gonflèrent tout à coup. L'enfant n'y put tenir. Il courut à sa mère, il lui jeta ses bras autour du cou, il l'embrassa, il demeura courbé, comme avant le dîner, et la tête pressée contre le bonnet blanc et contre les tempes où le sang battait violemment. Alors, à voix basse, sanglotant tous deux, ils échangèrent des mots rapides. « Faut pas tant pleurer, mamān, — Oh ! si ! — Il y a longtemps que je voulais vous le dire, plus d'un mois. — Qui donc t'a donné ces idées-là, mon petit ? — Des amis, des apprentis. — Et encore, mon Etienne ? — Des journaux. — Et encore ? — Des livres que j'ai lus en revenant de l'école, le soir et le dimanche. — Ici ? — Oui, et ailleurs. C'est que, vois-tu, mamān, nous ne sommes plus de ton temps, nous autres. Toi et mon père, vous ne lisez guère, vous êtes comme dans le passé... Nous, c'est la science que nous croyons... J'ai lu plus que toi dans toute ta vie, je lirai encore. Mais ça ne m'empêche pas de te respecter, va, et d'avoir du chagrin parce que je te fais de la peine... »

Ils parlaient si bas que le murmure de leurs paroles était moins fort dans la chambre que

celui du vent. Les trois autres enfants attendaient, immobiles, à genoux, les yeux levés vers les premières étoiles. Ils ne comprenaient pas. Le père avait retiré sa pipe de sa bouche et essayait d'entendre des mots. Il n'entendait que des sanglots et des souffles et la rumeur confuse de la ville qui passait par moments.

La mère Leroy n'était point savante. Elle aurait pu dire seulement, en faveur de la foi : « C'est elle qui m'a fait ce que je suis, moi que tu aimes. » Elle ne le dit pas. Elle caressa l'enfant, elle dit : « J'aurais tant de douleur si tu ne voulais pas ! » Puis elle l'écarta doucement et demanda doucement :

— Viens prendre ta place, Etienne, agenouille-toi.

Le père, qui s'était ému obscurément, parla pour la seconde fois et dit, par manière de conciliation :

— Va donc, puisque ça fait plaisir à la mère.

Mais le petit se redressa nerveusement.

— Non, vous ne m'aurez plus avec vous.

Alors, la mère se laissa tomber à genoux près de Marie, en demandant : « Récite les prières, Marie, moi je ne peux plus. » Et elle se mit à pleurer tout haut, la tête dans ses deux mains, tant que dura la prière, et même longtemps après. C'était la mère qui pleurait, soucieuse d'une âme en péril. C'était la pauvre qui se sentait impuissante, ignorante, entourée d'influences malsaines qu'elle ne connaîtrait jamais toutes, et que la richesse, croyait-elle, lui eût permis de voir et d'écarter. C'était la race aussi, l'humble race, chrétienne depuis plus de mille ans, et qui souffrait de la blessure de ce soir, et qui tremblait.

Le lendemain, à la même heure, quand Marie, Jacques et Lucien se rangèrent près d'elle, devant la fenêtre, elle attendit un peu, espérant qu'Etienne se déciderait à venir, et de même, le surlendemain. Mais l'enfant demeura près du poêle. Et la peine dont il se savait la cause ne parut plus l'émouvoir.

Le quatrième jour, la mère n'attendit plus. Elle commença tout de suite la prière, et on eût

dit qu'une habitude nouvelle était prise. Seulement, quand les enfants se furent relevés, elle resta à genoux sur le carreau. Une minute, deux minutes, cinq minutes, ils la virent inclinée, son vieux châle de laine gris secoué par des sanglots qu'on n'entendait pas, son bonnet faisant une espèce d'aureole dans l'ombre du dehors qui tombait par les vitres. Ils galopèrent en cercle, criant, comme tous les soirs. Jacques passa ainsi près du père qui fumait dans son coin, et qui étendit la main, et saisit l'enfant par la culotte.

— Arrête! dit l'homme rudement.

— Pourquoi?

— Et tu t'arrêteras comme ça tous les soirs!

L'enfant désigna du doigt la forme inclinée là-bas.

— Que fait-elle donc? demanda-t-il. La prière est finie.

Le roulier, qui connaissait la mère depuis vingt ans, répondit :

— Elle fait maintenant la prière d'Etienne.

Et c'était vrai.

RENÉ BAZIN.

La lecture de ce récit intime nous a émus. Nous n'avons pas pu résister à un mouvement de curiosité ou plutôt d'anxiété pleine de sympathie pour la mère et pour l'enfant. Désireux de savoir la suite de leur histoire, nous avons cru pouvoir, sans indiscretion, interroger quelques-unes des personnes qui ont dû connaître ce pauvre ménage. Nous publions, ci-après, quelques-unes des réponses que nous avons reçues de divers côtés, persuadés qu'elles intéresseront tous ceux qui ont porté intérêt à la mère Leroy et au petit Etienne, à commencer par M. René Bazin.

I

Un brave délégué cantonal qui connaît bien le petit Etienne Leroy pour l'avoir interrogé plus d'une fois sur les bancs de l'école, nous raconte en ces termes la fin de l'histoire :

« Donc, nous dit-il, ce pauvre petit Etienne, égaré par de mauvais propos, de mauvaises lectures, ne croyait plus, ne priait plus. Comme l'année scolaire touchait à sa fin, l'instituteur, homme intelligent et consciencieux, consacra les dernières classes à la revision du cours de morale. Naturellement, il vint à parler de Dieu, de l'âme immortelle, de nos devoirs envers le Créateur. Il le fit sans appareil dogmatique, en termes simples, mais avec cette chaleur d'âme et de langage qu'inspire une conviction profonde. Ayant signalé sur ce sujet l'accord des plus grands esprits, et des plus divers, il cita de beaux et suggestifs passages de Fénelon, de Voltaire, de Jean-Jacques. Il termina par une poésie de Lamartine, citée dans toutes les anthologies : *L'Hymne de l'Enfant à son réveil*. Comme il lisait bien et avec âme, cette lecture émut, captiva le

jeune auditoire, Etienne comme les autres, plus que les autres, je crois, car il rentra tout pensif au logis.

« Au dîner de famille, il parla peu. Mais plus tard, quand la mère Leroy se disposa pour la prière du soir, elle vit deux genoux se plier près des siens; elle sentit deux lèvres effleurer sa joue et lui murmurer à l'oreille : « Mère, je suis guéri; prions ensemble, veux-tu? »

« Et d'un même cœur et d'une seule voix, la mère et l'enfant commencèrent à réciter tout haut : « Notre Père qui êtes aux cieux. »

HIPP. D.

II

e/ Voici maintenant les réflexions que nous adresse, en réponse à nos questions, un prêtre catholique qui du fond de la Bretagne a lu lui aussi et non sans émotion, on le verra, cette histoire, mais qui la juge un peu autrement que M. René Bazin. Nos lecteurs auront sans doute le même plaisir à lire sa lettre que nous à la transcrire :

Il est simple, émouvant, plein de pensées, ce petit récit, malgré quelques touches peut-être un peu exagérées. Comment ne pas être pris de compassion pour cette pauvre mère qui n'est certes pas une dévote, mais une de ces vaillantes chrétiennes dont la foi est si franche, la piété si simple et la vertu inconsciemment héroïque? On les admire et on les aime.

D'où vient donc le revirement qui s'est produit chez son enfant qui la désole? A en croire l'aimable narrateur, c'est la presse, la mauvaise presse qui a fait tout le mal.

Certes, on n'inspirera jamais assez de réputation au public pour ces écrits qui empoisonnent toute une génération, et on ne donnera jamais trop d'avertissements aux parents, afin qu'ils veillent sur les lectures de leurs enfants.

Toutefois, je me permettrai de faire ici quel-

ques réserves sur les faits eux-mêmes et sur l'appréciation qu'en fait M. René Bazin.

D'abord, en voyant Etienne si bon, si tendre avec sa mère, il m'est impossible de croire qu'il a le cœur gâté par des fréquentations malhonnêtes et de mauvaises lectures. Sa résolution a le caractère d'un acte de conscience, plein de courage et de noblesse. Je ne cacherai pas ma sympathie, voire même mon admiration pour ce brave enfant qui met le respect de la vérité au-dessus des sentiments les plus doux. Il aime tendrement sa mère, et quand il la voit pleurer, son jeune cœur est près de défaillir. Mais sa volonté reste ferme. Oh! que d'hommes seraient confus, en présence de ce petit garçon!

Certes, ce n'est pas sa précoce incroyance que je loue : je la déplore, au contraire, parce que l'incroyance est une infirmité et qu'on en peut souffrir cruellement, aux moments les plus douloureux de la vie. Non, ce n'est pas un mérite d'être incroyant, mais c'est un acte viril et de haute dignité de rejeter ses préjugés, quand on les estime contraires à la vérité. Comment R. Bazin a-t-il pu faire sortir un acte aussi généreux d'une littérature abjecte?

Il y a là une invraisemblance. L'acte d'Etienne s'explique plus naturellement par la droiture de son caractère qu'il tient de sa mère, par l'influence de l'esprit critique qui est répandu partout et qu'on respire dans la rue, à l'école, dans l'atelier et jusqu'au sein de la famille : le père Leroy ne prie pas.

Il semble donc qu'il est arrivé à Etienne ce qui est arrivé à R. Bazin lui-même, ce qui arrive tous les jours à tant d'autres. On a reçu une certaine éducation religieuse où il entraînait plus ou moins de merveilleux et des solutions aussi simples que téméraires. Mais, au cours de la vie, des faits, des notions nouvelles, des raisonnements personnels déracinent peu à peu et emportent cette végétation charmante qui embellissait les rives du fleuve et, sans qu'on y prenne garde, sans qu'on se le dise, on cesse de croire. On ne trouve peut-être pas mauvais que la femme et les enfants prient, mais on reste soi-

même assis dans un coin comme le père Leroy, et autant et plus que la presse, les parents détruisent souvent la foi de leurs enfants.

Allons plus avant. Je n'hésite pas à dire que R. Bazin n'a pas compris le vrai sens *populaire* de ce mot « croire au bon Dieu », qu'il met dans la bouche de la mère Leroy et qui amène la réponse accablante de l'enfant. Celui-ci nie résolument, et il oppose la science à la foi comme un libre-penseur déterminé. L'écrivain nous fait entendre par là que ce gamin de treize ans est simplement un athée. C'est une erreur. Je tiens que l'enfant n'a pas mis « Dieu » en cause, non plus que « la science » dont il n'a pas l'idée. Il répète des mots qui le trompent. Si nous pénétrons dans cette jeune âme, nous n'y trouverons pas l'athéisme, mais seulement la révolte de son bon sens contre des récits fabuleux que démentent les premiers essais de la raison. Et l'auteur responsable de cette négation est le maître imprudent qui a enseigné des légendes comme des vérités. Si je ne craignais de blesser des convictions que je respecte, je dirais que parfois la religion est plus en péril avec ceux qui l'enseignent et la défendent, qu'avec ceux qui l'attaquent. Les puérilités sont extrêmement dangereuses, même pour des enfants. Ce sont elles, très probablement, qui ont provoqué le dédain d'Etienne; les raisons de ses précepteurs sont devenues trop courtes, comme son gilet et son pantalon.

Mais je ne croirai jamais que Dieu puisse être hors d'une âme si sincère et si désintéressée. Les enfants dévoyés par les livres et les journaux ne sentent, ne parlent et n'agissent pas de cette sorte; ils n'aiment pas leur mère comme Etienne.

Quand je verrai la brave mère Leroy, je tâcherai de lui faire comprendre qu'elle a tort de désespérer de son enfant. Je suis sûr que cette brave femme ne tardera pas à le juger moins défavorablement, quand elle y aura réfléchi. Son cœur sera bon juge.

Et si le père Leroy était plus éclairé, il comprendrait que son fils a fait un acte vraiment

religieux le jour où il a refusé de s'agenouiller, obéissant non à une impulsion étrangère, mais à l'autorité de sa conscience.

Les mains jointes, les têtes penchées, les attitudes pieuses, les formules consacrées, ne sont pas la religion; mais l'amour désintéressé de la vérité est la première condition pour aller à Dieu. Et cet amour est dans le cœur d'Etienne. C'est pourquoi, autant qu'il est permis de préjuger l'avenir d'un enfant sur un trait de caractère, je crois que mon petit raisonneur sera un jour un homme droit, parlant avec sincérité, agissant avec loyauté, aimant avec générosité.

Il ne fera pas la même prière que sa mère, sans doute, mais il priera avec conviction. Il adorera en esprit et en vérité, comme le Christ nous l'a enseigné.

Si j'ai trop bonne opinion du petit Etienne, c'est la faute de R. Bazin.

L'ABBÉ M. B.

III

Passons à un autre bref avis, c'est celui d'un patron qui depuis quelque temps voit Etienne, dans ses ateliers d'abord apprenti, puis comme ouvrier à ses débuts. Voici ce qu'il nous dit des relations de la mère et de l'enfant au point de vue particulier où il se place.

..... Une fois entré à l'atelier, apprenti, devenu très vite un petit apprenti de choix, presque un ouvrier en herbe, Etienne ne fut plus tout à fait pour la mère Leroy un enfant. Elle eut peur d'abord, bien peur, elle le croyait perdu: « Pensez donc, Monsieur, il ne croit plus en Dieu, il ne veut plus prier! » Quand elle remarqua que l'enfant, loin de se déranger, était de plus en plus sage, réfléchi, sérieux, assidu

au travail et rétif aux mauvaises compagnies, la mère Leroy se dit tout bas que sans doute les hommes avaient trop d'orgueil pour prier. Etienne était devenu pour elle un autre être, un petit homme, un ouvrier; il lui échappait, elle sentait l'esprit d'indépendance se développer en lui, mais en même temps perceait déjà dans ses tendresses journalières un rien de douce protection; il était câlin/ il devint tendre, empressé, c'était déjà le bon fils et ce n'était plus le petit enfant. Alors/vaincue/elle pensa que la prière n'était peut-être pas un besoin semblable pour tous, que c'était peut-être le langage de la femme plutôt que celui de l'homme, que pour l'homme, pour Etienne, le travail serait sa prière.

Dans tous les cas elle sentit qu'elle ne pourrait, qu'elle ne voudrait pas lui faire jouer l'odieuse comédie de la foi, il n'en fut plus question. Etienne lui sut gré de cette délicatesse, et elle lui sut gré de l'en payer en quelques mots de tendresse filiale plus profonde.

— Voulez-vous mon pronostic ? — ajoute le patron. Etienne est un garçon qui réfléchit, il a du cœur et il a de la tête. Il veut comprendre. Je vois poindre chez lui ce que j'ai vu arriver déjà à bien des autres et non des moins méritants. Ce garçon-là deviendra un de nos meilleurs ouvriers, mais de ceux qui se syndiquent, qui rêvent la réforme sociale, qu'ils appellent volontiers la révolution sociale. Il en rêve déjà, il se dit que tout n'est pas pour le mieux en ce monde. Il ne prie plus, dites-vous ? Je le crois bien, il fait autre chose : il proteste, il revendique, il regarde l'état actuel de ses pareils et il attend avec impatience le jour où il pourra travailler à son émancipation et à la leur. Dans quelques années ce sera un des chefs de syndicats, un des meneurs de grèves, à moins que d'ici là il ne devienne lui-même patron...

C. B.

IV

Autre récit, que nous adresse une dame : laissons-la expliquer elle-même les motifs et le résultat de son intervention.

J'ai voulu connaître le petit Etienne et la mère Leroy. Il me serrait le cœur, le chagrin de ces êtres simples, sincères l'un et l'autre et séparés l'un de l'autre par l'intangible mais trop réelle barrière qui au nom de la religion, se dresse de siècle en siècle entre les âmes les plus étroitement unies. Peut-être, pensai-je, pourrai-je quelque chose pour eux. Peut-être parviendrai-je à faire comprendre à la mère que son brave petit Etienne croit toujours au même Dieu qu'elle, s'il ne peut plus le prier de la même façon et peut-être parviendrai-je à faire comprendre au fils qu'il n'est pas athée, certes, qu'il croit toujours au bon Dieu, et bien mieux qu'autrefois, puisque son petit cœur viril ne veut plus l'honorer par un hommage qui serait une hypocrisie. Donc, je me procurai leur adresse ; et par une après-midi de novembre, armée, en guise d'entrée en matière, d'une pièce de lingerie que je voulais confier à la mère Leroy, je montai les cinq étages conduisant à l'appartement habité par la famille du roulier. Tout en pratiquant l'ascension du sombre escalier mal ciré, aux marches grisâtres, je songeais à cette parole si vraie, lue il y a bien des années, et toujours depuis restée dans ma mémoire : « C'est souvent par ce qu'elles ont de plus religieux que les âmes sont éloignées de la religion qu'on leur présente. »¹

Arrivée sur le palier, je tirai la sonnette qui rendit un son grêle, et la mère Leroy vint m'ouvrir. C'était bien elle ; je la reconnus sans peine à son bonnet blanc au pauvre châle usé pendant

1. M^{me} de Pressensé.

sur ses épaules, et à ses yeux fatigués, aux paupières gonflées, toutes rouges. Elle me fit entrer poliment et m'offrit une chaise près du poêle de fonte où Etienne se chauffait maintenant, le soir, au lieu de venir faire sa prière avec les autres enfants. Après avoir traité la question du travail de couture que je lui apportais, nous fîmes un bout de causerie. Je lui parlai de ses enfants : pour aller au cœur des mères, c'est toujours le plus sûr et le plus court chemin.

— Vous avez un fils déjà grand, qui va à l'atelier, n'est-ce pas ? J'ai vu l'autre jour un de ses patrons ; il dit que c'est un des meilleurs parmi ses jeunes apprentis.

— Oh ! oui, Etienne est un brave enfant, dit la mère en levant sur moi un regard d'orgueil. Jamais il ne m'a fait de chagrin, jusqu'à présent...

Son visage, brusquement, s'était assombri. Puis, incapable de retenir les larmes qui lui montaient aux yeux, elle cacha sa figure dans un pan de son vieux châle gris, et resta là devant moi, à sangloter.

— Pensez, Madame, me dit-elle au bout d'un moment en essayant une larme, Etienne ne veut plus faire sa prière ! il ne croit plus au bon Dieu !

J'essayai, comme je pus, d'expliquer à la pauvre femme qu'Etienne, sans le savoir, croyait toujours au bon Dieu, et de la bonne manière, puisqu'il faisait sa volonté, ce qui vaut mieux que toutes les oraisons. La mère Leroy m'écoutait attentivement, et il me semblait qu'un peu de consolation pénétrait dans son cœur. Pourtant, comme je me taisais, elle soupira :

— Si seulement il voulait encore prier avec nous !

— Ne perdez pas courage, Madame Leroy, lui dis-je avec un serrement de main. Je crois qu'un jour viendra où vous aurez de nouveau la joie de prier avec votre fils. Envoyez-le moi me rapporter votre travail quand vous l'aurez terminé. J'ai envie de causer un peu avec ce garçon-là. Et en attendant, croyez-moi, vous êtes une heureuse mère !

Huit jours plus tard, un dimanche, l'enfant frappait à ma porte. Il sembla tout ébahi quand il vit qu'au lieu de le laisser attendre au corridor, on le faisait entrer dans mon cabinet de travail. Je l'observais à la dérobée tout en défaisant le petit paquet qu'il m'avait remis. Avec une visible admiration, ses grands yeux clairs allaient des fauteuils capitonnés à la bibliothèque, puis aux tableaux suspendus aux parois.

— Vous aimez les livres, mon garçon ? lui dis-je comme son regard s'arrêtait sur quelques volumes bien reliés, aux tranches dorées.

— Oh ! oui, Madame.

— Eh ! ^(bien) tenez, je vous prête celui-ci. Prenez bien garde de ne pas le gâter : vous voyez qu'il fait partie d'une collection. Vous me le rapporterez dimanche prochain, et s'il vous a plu, je vous en prêterai un autre.

Le plaisir fit monter un rose vif aux joues fraîches de l'enfant. Il emporta le livre serré contre sa poitrine, et le dimanche suivant, à l'heure dite, je voyais reparaitre la figure éveillée et franche de mon nouvel ami. J'eus vite fait de gagner la confiance de cette âme neuve qui s'ouvrait à la vie comme une fleur s'ouvre au matin. Parfois, je l'emmenais avec moi faire une promenade dans la campagne, ou bien nous partions en bateau sur le fleuve qui roulait, en cette fin d'automne, entre les arbres aux tons fauves, ses eaux nacrées sous le ciel lilas pâle. On eût dit que la nature se hâtait d'être belle avant de subir la loi de dépouillement que chaque année l'hiver lui impose. Toute cette beauté n'était pas perdue pour mon petit camarade. Souvent, après avoir jase gaiement, il se taisait, et ses grands yeux clairs s'emplissaient de rêve. Parfois, dans nos causeries, je prononçais le nom de Dieu, le Père dont l'amour enveloppe et pénètre toutes choses. — Etienne ne disait rien ; mais dans son regard expressif je voyais une lueur, comme une clarté nouvelle qui peu à peu se serait faite dans son esprit. Un espoir alors me venait qu'un jour cet enfant pût s'épanouir dans l'adoration du Dieu vivant, principe de toute vérité et de toute beauté, dont

l'avait détourné sans doute le Dieu de son curé, ce Dieu mort auquel on adresse un chapelet de prières toutes faites.

Un soir, comme je rentrais à la maison, on me remit une enveloppe sur laquelle je reconnus l'écriture gauche et indécise de la mère Leroy. Elle me disait que le petit Etienne venait d'avoir les deux mains gravement brûlées en portant secours à un camarade aux vêtements duquel une lampe renversée avait communiqué le feu; et elle ajoutait que l'enfant désirait me voir.

Le lendemain, à mon premier moment libre, j'y courus. — Etienne était couché sur son lit, tout pâle, les traits étirés, les mains formant deux gros paquets de ouate et de linge. En me voyant il eut un sourire qui devint plus brillant lorsque je défis sur son lit un papier blanc contenant des journaux illustrés, du raisin et quelques biscuits.

— Raconte-moi comment est arrivée cette fâcheuse aventure, lui demandai-je.

— Oh! ça a été très vite fait. J'étais là à côté, chez nos voisins. Tout à coup je vois le petit Bernard qui courait comme un fou dans la chambre avec sa veste en feu. Alors je l'ai empoigné et je l'ai poussé de force sur le lit pour étouffer la flamme avec la couverture. Tout de suite il a été éteint; mais quels cris il poussait!

— Et n'as-tu pas eu peur de te brûler, toi aussi?

— Je ne sais pas... je crois que je n'y ai pas pensé. J'ai senti seulement quelque chose qui me forçait d'y aller.

Un instant je restai silencieuse, émue par le récit de cet inconscient héroïsme. La voix de la grande ville, confuse, s'élevait jusqu'au pauvre appartement, mêlée au bruit du vent qui sifflait dans le tuyau du poêle. Étonné sans doute de mon silence, l'enfant me regarda. Je me penchai vers lui:

— Dis-moi, Etienne, mon chéri, as-tu pensé à remercier Dieu de t'avoir permis de sauver une vie?

— Non, dit-il à voix basse. Puis il ajouta: je ne peux plus prier... je ne crois plus au bon

Dieu. Même que ça fait bien du chagrin à maman!

— Et pourtant tu as entendu sa voix qui t'ordonnait d'aller au secours du petit Bernard. C'est lui qui parle en nous toutes les fois que nous nous sentons obligés de faire quelque chose de bien, et c'est lui aussi qui nous adresse des reproches par le moyen de notre conscience quand nous avons fait quelque chose de mal.

Le petit Etienne plongeait dans mes yeux un regard intense. Je repris:

— C'est lui encore qui nous parle par l'intermédiaire de tant de choses belles qu'il a mises dans le monde et dont le spectacle fait battre notre cœur. Dis, l'été dernier, quand tu es parti avec la colonie de vacances et que tu as vu les grands bois, ou bien le soir quand le ciel devient rose et que la lune se lève, tu te sens remué, n'est-ce pas?

— Oh! oui, dit l'enfant avec conviction. Des fois même la nuit, de voir le ciel tout rempli d'étoiles, ça me donne envie de pleurer.

— C'est Dieu alors qui t'invite à l'adorer. Pour cela, il n'y a pas besoin de beaucoup de paroles; il suffit de penser à lui en lui demandant son esprit. Ne désires-tu pas qu'il t'aide à faire ton devoir toujours, à devenir un homme utile, un appui pour tes parents, un bon serviteur de ton pays?

— Oui, dit l'enfant à voix basse.

— Eh! bien, crois-moi, tu peux recommencer à prier avec ta mère, le soir. Dieu accepte toutes les prières; il ne regarde pas aux mots qu'on prononce, mais à la disposition du cœur. Pendant que ta mère le priera à sa manière, prie-le, toi, à la tienne.

D'un geste instinctif l'enfant rapprocha l'une de l'autre, comme pour les joindre, ses pauvres mains enveloppées. La joie inondait sa figure pâle.

— Maman sera bien contente, murmura-t-il.

Dans l'escalier, j'entendais le pas fatigué de la mère Leroy qui montait. Je mis un baiser sur le front du petit Etienne et je sortis en hâte pour laisser seuls la mère et le fils.

J. DE MESTRAL COMBREMONT.

V

CINQ ANS APRÈS.

Voici enfin une note complémentaire que malgré son étendue nous croyons intéressant de faire lire à ceux qu'aura intéressés le problème d'éducation religieuse contenu dans cette simple histoire.

Par la grande porte de la filature, un peuple de travailleurs s'échappe comme un flot. Femmes et jeunes filles, les cheveux garnis de flocons blancs, hommes en bourgeron bleu, apprentis aux mines pâles. La plupart de ce monde a l'air plus gai que les autres soirs. C'est samedi, en effet, et le dimanche l'usine est arrêtée. Un répit est en perspective dans la série monotone des jours d'atelier. De plus, c'est aujourd'hui la paie. Chacun vient de toucher le fruit de son labeur. Fruit inégal. La différence est grande de l'ouvrier accompli, sachant d'une main habile faire manœuvrer le lourd chariot où tournent des centaines de broches, aux cardeuses, dévideuses ou simples rattleurs de fil. Il y a là de vigoureux jeunes gens dont le gain suffit largement à leurs besoins personnels, des mères de famille, des veuves au front soucieux. La satisfaction des uns contraste avec l'air préoccupé des autres. Combien différent est le sort de ceux qui rêvent aux distractions à s'accorder et de celles qui comparent le maigre salaire rapporté avec le nombre de bouches à nourrir.

Dans la rue, des groupes dispersés attendaient la sortie. Ici, une femme et des enfants viennent à la rencontre du mari. Les autres soirs papa rentre seul. Les jours de paie mieux vaut venir le chercher. Il n'est pas méchant, mais la tentation est si puissante.

Plus loin, on voit de grandes sœurs, graves

déjà comme de petites mamans, prendre par la main les frères, afin de les soustraire aux mauvais conseils. Somme toute, cette heure est une heure de mise à l'épreuve et de sélection. A ce qu'il fait les soirs de paie, apparaît la qualité du travailleur, la force de son caractère, son attachement aux siens, le respect pour son propre labeur, — aussi, ce soir-là, tous peuvent se dire : « Prends garde à toi, l'ennemi te guette ! »

Quel est, à l'écart, sous ce grand platane bordant le trottoir, ce groupe de jeunes travailleurs ? Une figure de connaissance nous y frappe. C'est Etienne Leroy, dont ce sera demain le jour de naissance. Il entre dans sa dix-huitième année. Le cercle dont il occupe le centre est très animé. Adossé au tronc solide de l'arbre, Etienne semble soutenir un assaut.

— Non ! on n'est pas gosse à ce point ! Viens donc avec nous. On t'apprendra la vie, on te fera voir ce que c'est que de s'amuser.

— Cesseras-tu de te coucher avec les poules, de fuir la société des copains, pour rentrer te serrer contre les jupes de maman ?

— Faut se montrer un homme, il n'y a pas. Cette fois, nous ne te lâcherons pas. Tu vas venir avec nous, arroser tes dix-huit ans, boire à ton indépendance !

— Laissez-moi, n'insistez pas. On m'attend à la maison, on a besoin de ma quinzaine. Je veux rentrer et la rapporter.

— Eh bien, soit, mais nous t'accompagnons : Tu la remettras, ta quinzaine, comme un caniche à qui l'on crie : « Rapporte, Azor ! » Puis, tu reviendras vers nous, nous t'attendrons à la porte pour te régaler.

— Inutile, je passerai ma soirée en famille.

— Lâchez-le donc. C'est toujours le même, une petite fille, quoi ! Ça ne sera jamais un homme. Parie, qu'il ne peut pas se coucher, le soir, sans embrasser maman et dire sa prière comme un nourrisson. Parie qu'il en est toujours à cette vieille blague du bon Dieu et s'imagine qu'il y a quelqu'un, là-haut, qui le voit partout.

— C'est mon affaire, cela. Vous savez bien mes idées, on en a causé assez souvent.

— Bah! tu nous en contes. Tu es un esclave tout farci de préjugés. Ou alors, si tu dis vrai, si tu ne crois à rien, si tu es libre, montre-le nous.

— Je vous le prouve en ne vous suivant pas.

— A quoi te sert de t'affranchir des vieilles idées de bonne femme, si après cela tu te conduis exactement comme avant? Faut être logique. Si tu ne crois à rien, pourquoi te gêner?

— Je ne me gêne pas, je fais exactement ce que je trouve bien. Devenir un homme consisterait-il à ne plus embrasser sa mère, le soir? à l'aimer moins? à lui laisser porter seule le fardeau de la maison? à vivre au crochet des vieux? à boire plus que sa soif? à veiller quand c'est l'heure de dormir? Je ne vois pas ce qu'il y a de commun entre un homme et ce genre de conduite. Tenez, amis, au lieu de vouloir à toute force m'entraîner, vous devriez vous demander si ce que vous faites est juste et profite à quelqu'un. Pour sûr, ce n'est ni à vous-mêmes, ni à vos familles, ni à la cause du peuple. Vous dépensez votre jeunesse en pure perte et appelez cela vous amuser. Vous ne savez pas à quel point vous vous trompez. Après cela, vous parlez de fraternité, de justice, de solidarité, d'émancipation du prolétaire! Vous avez raison et vous êtes sincères. Mais, tant que vous ne vivrez que selon vos désirs et vos caprices, le prolétaire ne fera pas un pas vers l'émancipation.

— Tu parles, tu parles! tu détournes la question. Ce soir, il s'agit de boire à tes dix-huit ans, entends-tu? et tu nous assommes de sentences. Ce que tu nous débites là sent sa morale à distance. Il n'en faut pas de cette drogue-là. C'est inventé par les malins pour conduire à leur aise les niais. Un homme libre n'a pas de loi : *ni Dieu ni maître!* voilà sa devise. Toi, tu as une loi, donc un maître, donc un Dieu. Tu as beau dire que tu n'y crois pas, il te tient et te mène. Va donc le prier, pendu aux jupes de ta maman. Va passer ta soirée en famille, les pouces dans les oreilles, le nez dans le catéchisme!

Sur ces paroles, le groupe se disperse, riant aux éclats. Les compagnons se ruent, bruyants, chez un distillateur, où des façons d'alambics en

métal reluisant, embellissent avec des simulacres de tonneaux, le temple de pacotille des dieux apéritifs.

Etienne, lui, par les lointains faubourgs, se dirige seul vers le centre de la ville, vers ce quai où demeure sa famille. Hélas! elle est diminuée d'un membre chéri. Marie, comme ces pâles fleurs s'inclinant lorsque le soleil devient ardent, n'a pas supporté la crise d'adolescence. Une maladie de langueur l'a emportée l'autre printemps. Etienne n'en aime que mieux les siens et sa mère surtout que le chagrin courbe de jour en jour. La grande peine de sa jeunesse est d'être lui-même pour cette mère un sujet de grave préoccupation. La pauvre femme le croit perdu, et cette pensée lui est intolérable. Oh! elle n'a rien fait pour le contraindre, obtenir de lui des concessions extérieures, des genuflexions que démentirait la pensée. Mais, le voir si bon fils, en danger d'éternelle damnation, lui le meilleur de la maison, n'ayant pas son pareil parmi les camarades, quelle mère supporterait une semblable perspective! Etienne qui sait lire dans les yeux de cette vaillante et douce créature en est d'autant plus navré que sa sincérité est plus respectée. Jamais un reproche, jamais une de ces tentatives destinées à briser la résistance de la volonté sans que l'intelligence soit d'accord.

Même au lit de mort et sur la tombe de Marie aucune parole de pression n'est tombée.

De son côté le jeune ouvrier a été préservé de toutes les mauvaises influences d'atelier par le sentiment que sa mère souffrait à cause de lui et l'ardent désir de lui offrir des compensations. Des écarts de conduite dans ces conditions lui eussent paru criminels. Il s'est gardé d'autant mieux pendant les années périlleuses qu'il savait le fardeau maternel plus lourd. N'était-il pas au surplus, l'aîné, le chef de file de trois garçons? Moins portés que lui aux études, aux réflexions personnelles, ses jeunes frères continuaient à se mettre à genoux le soir. Mais ils avaient l'œil sur lui et même dans les moindres détails reconnaissaient son ascendant. S'il avait bronché, c'eût été le désarroi général. Son indépendance

même lui avait donc créé de nouveaux devoirs : Noblesse oblige !

En même temps, le regret de chagriner sa mère avait souvent ramené ses réflexions sur le sujet de la croyance religieuse. Il s'était raisonné son état. L'acte de sincérité accompli et maintenu par cet adolescent au milieu d'épreuves cruelles avait comme assaini sa vie intérieure. Il s'était lentement formé à la discipline virile consistant à placer au-dessus de tout la mystérieuse et puissante consigne de la conscience.

Si comme d'autres, il avait suivi le chemin tracé, il eût continué à prier sans croire. Un mensonge amenant le suivant, il eût peut-être perdu pied dans l'hypocrisie. Il aimait trop sa mère pour la tromper, même sous forme d'une prière. L'amour filial l'avait rendu sincère et de proche en proche la sincérité en avait fait un homme.

Aussi les jugements de ses camarades le blessaient-ils au vif par leur injustice. Sans les condamner ni les mépriser, il sentait bien que ses professeurs d'indépendance ne valaient pas leur peu docile élève. Et pourtant ils avaient raison sur un point. Ils lui avaient dit : « Tu as une loi, donc un maître. » Ils avaient même ajouté donc *un Dieu*.

Ce dernier propos n'avait à ses yeux que la valeur superficielle d'une formule irréfléchie. Mais un maître, une loi, oui, il reconnaissait l'exactitude de la constatation. Il se savait lié par une autorité devant laquelle tout doit fléchir. Mais il sentait bien que loin de l'avilir, son obéissance lui procurait une tranquille énergie capable de braver toute crainte, surtout cette crainte puérile du ridicule si puissante sur les jeunes esprits. Elle le mettait en paix et en harmonie avec le monde entier. Désobéir au contraire à cette consigne intérieure le rendait méprisable à ses propres yeux, ameutait contre lui les oiseaux des toits et le faisait montrer du doigt par les arbres de la route. Ses lectures un peu mêlées, et plutôt déconcertantes par leur incohérence, n'en avaient pas moins, digérées par

une réflexion infatigable, abouti à lui créer des idées bien personnelles.

Les sciences naturelles et les sciences sociales surtout le passionnaient. Il établissait des analogies entre leurs principes et depuis longtemps il avait compris que la morale était bien plus la loi interne selon laquelle se développe la vie humaine normale, qu'une règle extérieure, entachée d'arbitraire, imposée à nous par une volonté étrangère. — Le Dieu de son enfance, représenté comme un vieillard à barbe blanche, assis dans le ciel, environné de lumière et de félicité s'était évanoui devant ses yeux comme une puissance imaginaire et inutile. Le monde marchait par une force interne sans cesse active, non par une intervention du dehors, au caractère intermittent. Etienne d'ailleurs, et c'était là l'indice de la prédominance des idées morales dans cette jeune intelligence, avait cessé d'aimer la divinité officielle avant de cesser d'y croire. Il la trouvait arbitraire, injuste, égoïste. Il ne comprenait pas ce Seigneur et Roi assez détaché pour être heureux éternellement, en face du spectacle des souffrances éternelles, voire même des tourments de l'enfer. Il le chargeait des iniquités accomplies en son nom par ceux, grands de la terre, favorisés de la fortune, champions attitrés de sa cause, qui se réclamaient de lui comme d'un patron surhumain et pesaient avec son concours sur les épaules et l'âme du peuple. Et l'enfant dans son cœur avait détrôné le complice des forts contre les faibles, le défenseur du *statu quo* social et des mensonges conventionnels. Noble athéisme que celui-là, bien différent de la routinière incroyance. Un scrupule moral bien plus encore que le besoin de clarté intellectuelle, avait conduit à cette première négation.

Certains soirs ce jeune homme, à l'âme délicate et vibrante, voyant sa mère à genoux, ne pouvait s'empêcher de penser qu'une pauvre femme patiente, bonne, souriante au malheur, vaillante dans l'infortune, était plus digne d'admiration et d'amour que ce qu'elle adorait. A force de creuser, d'être sincère avec lui-même, il en était arrivé à donner à cette divinité à ses

yeux plus que médiocre, monstrueuse, un concurrent orné de tout ce qui lui manquait. Au sanctuaire caché de son âme il vénérât, sans le savoir, un inconnu doux à tous les misérables, animé d'une immense pitié pour l'erreur même et le mal, d'une soif intense de justice, partageant les fardeaux des malheureux, prenant sur lui les fautes des méchants, pour les réparer, se faisant si petit avec ceux que l'homme méprise et qu'écrasent les fatalités, qu'il en devenait grand, mais d'une autre grandeur que celle acclamée et mesurée par nos yeux obscurs. Cet inconnu était absolument dépourvu de la manie d'excommunier, de manifester son pouvoir par des coups d'éclat. Il n'était l'ennemi de personne. Bref, il ne ressemblait en rien à un particulier, soignant sa gloire, ses intérêts, ses clients, jaloux de garantir son antique raison sociale, contre les entreprises des novateurs.

Vivant beaucoup dans ses pensées, même à la filature, au milieu de la rumeur des métiers et des camarades, Etienne avait progressivement contracté l'habitude de se sentir dans la société de ce mystérieux compagnon, ramenant ses actes et ses idées à cette figure d'idéale beauté. Il marchait sous un regard duquel il n'eût à aucun prix, voulu démeriter. Souvent, dans la rue, le soir, quand seul, il rentrait du travail, il conversait avec l'invisible compagnon et sa présence lui remplissait le cœur d'une bienveillance infinie pour tous les hommes.

Ce soir-là, quand les frères d'atelier l'eurent quitté, il lui sembla qu'il changeait subitement d'entourage et que l'autre lui prenait le bras comme un ami. Le trouble momentané jeté dans son cœur par les vociférations et la véhémence des attaques, cessa. Une sérénité infinie envahit son être.

Il était dans un de ces moments de joie de l'âme que seule connaît la jeunesse sans tare, où l'on se sent parent de toute chose, où le monde semble nous appartenir : aucune ivresse de l'alcool ni des sens ne peut être comparée à ces heures-là.

Subitement, au sein de cette plénitude, l'image

de sa mère se présenta à l'adolescent et une douleur poignante le traversa.

« Pauvre maman, que pourrais-je faire pour te rendre bien heureuse ? »

Il entendit en lui-même quelqu'un lui dire :

— Tu le sais bien.

Et le dialogue suivant se déroula dans son for intérieur :

— Oui, je le sais bien ; mais je sais aussi, hélas ! que je ne puis.

— Pourquoi ?

— Je ne crois pas, je ne veux pas mentir à maman, à moi-même.

— Tu ne crois pas, en es-tu bien sûr ? N'as-tu pas mis ton âme plus haut que ce qui frappe les sens ? Ne saisis-tu pas comme réelles des choses qui dépassent ta compréhension ? Ne crois-tu pas une justice supérieure à celle que l'expérience montre et dont paraît capable la bête humaine ? Ne crois-tu pas à l'amour ? La vérité n'a-t-elle pas guidé tes pas depuis l'enfance ? A mesure que tu étendais tes connaissances, n'as-tu pas senti l'inconnu grandir sous ton regard et compris que ce qui nous dépasse est infini ? Toute créature n'est-elle pas sacrée à tes yeux ? N'as-tu pas le respect de toute vie, de tout droit, de toute douleur ? Tu crois bien plus que beaucoup de ceux qui font dans le monde profession d'être croyants. Ne crois-tu pas à l'humanité fraternelle, à la fin de la haine et de l'iniquité, à l'avenir invisible malgré le présent brutal, sûr de lui, railleur de l'espérance ? La trouée sur le mystère sublime qui s'agite au fond des choses et se cache sous cette pauvre existence travaillée et souillée, cette trouée lumineuse n'est-elle pas ouverte largement en ton âme ?

— Tout cela est exact. Mais cela ne m'autorise pas à prier avec ma mère.

— A prier avec ceux qui implorent de leur Dieu l'écrasement des adversaires, la conservation des privilèges, la sanction de leurs crimes, non. Mais ta pauvre et sainte mère, que dit-elle dans sa prière que tu ne puisses désirer de toute ton âme ?

— D'accord. Mais son Dieu est horrible.

— Penses-tu vraiment qu'en adorant un monstre ta mère serait ce qu'elle est? Elle voit autre chose que tu ne supposes? Son cœur, sa bonté, son courage, son indulgence pour autrui, son respect pour ta liberté spirituelle te garantissent son Dieu. Ne t'arrête pas à la forme sous laquelle peut-être elle l'imagine. C'est un détail. L'imagination humaine, malgré ses apparences de richesse et ses allures de reine, n'est, au fond, qu'une pauvre esclave infirme. Chacun se représente Dieu comme il peut.

— Admettons encore cela. Toujours croient-ils à un Etre, à quelqu'un. Et moi?

— Toi? examine tes pensées? Te représentes-tu l'univers livré au hasard, mort, exclusivement mécanique?

— Non, l'esprit m'intéresse plus dans ses moindres manifestations que la matière et les forces mécaniques et les apparences massives des phénomènes naturels. Je pense qu'il y a plus de réalité supérieure dans l'âme et la vie d'un seul homme de bien que dans les masses tangibles les plus colossales. Ce qu'on appelle « matière » d'ailleurs, qui donc en a fait le tour? Le moindre grain de sable est gros de merveilles ignorées. L'idée que l'univers soit livré au hasard ne me vient pas. Elle n'est fondée ni dans l'expérience qui rencontre partout des lois, ni dans l'esprit pour qui le hasard est un mot vide de sens.

— Pourquoi, par quelle étrange réserve ne pas nommer celui que tu pressens? pourquoi ne pas lui dire : Père?

— S'il était, et je le voudrais tant, ce nom lui conviendrait mieux que tout autre.

— Ose le penser. L'esprit pénètre et même la matière, tu t'en rends compte, c'est le fond de tes réflexions. Sans t'en apercevoir, tu crois. Combien de tes notions sont un hommage au Dieu que tu crains d'invoquer! Tu peux prier avec ta mère, va, et même aujourd'hui en continuant à t'abstenir, tu ne serais plus dans la vérité. Un Dieu sans doute est mort dans ton âme; mais un autre y a vu le jour. Sans l'avoir soupçonné jamais, tu es un disciple de cet étranger sublime, de ce Christ inconnu, défiguré,

trahi par les églises, qui a terrassé les divinités dominatrices pour nous révéler un Dieu serviteur, humble et souffrant, pleurant de nos larmes, meurtri de nos blessures, le Dieu des vaincus, des pauvres et des petits, celui que prie dans la simplicité de son cœur une femme que tu connais et qui attend son fils...

— Comme il tarde ce soir, notre grand garçon, dit le roulier Leroy à sa femme, occupée à préparer le dîner, plus confortable ce jour-là, en raison de la fête de l'ainé, Jacques et Lucien venaient de rentrer à sept heures, l'un de la librairie où il faisait ses premières armes, l'autre de l'atelier d'ébénisterie où il travaillait sous la direction d'un petit patron.

Tous quatre se regardaient, un peu inquiets, dans la chambre spacieuse et claire que leur permettait depuis deux ans le gain fidèlement rapporté de tous.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, dit la mère.

— Hum! fit Leroy, c'est jour de paie, il a dix-huit ans et de nombreux camarades. Ce retard pourrait bien s'expliquer par une halte chez le marchand de vin. Faudra comprendre...

— Père, je ne pense pas. Etienne ne nous a pas habitués à cela.

Elle n'ajouta pas, ne voulant pas humilier le père devant les fils :

— Il ne le fera jamais, ne serait-ce que pour éviter le mauvais exemple à Jacques et Lucien.

A ce moment le grand garçon entra, précédé dans la chambre par un affectueux « bonsoir » et s'en alla tout droit embrasser sa mère. Elle le fixa longuement, comme toujours, heureuse de revoir ces beaux yeux francs et bleus, et son maternel regard disait : « O ma joie et mon tourment! »

— Je vous fais attendre, dit-il; je dois avoir marché moins vite qu'à l'ordinaire et le chemin est long. Voilà, m'man !

Disant cela il remit, selon son habitude, sa quinzaine totale entre les mains maternelles...

.

Ce soir-là, après le dîner de famille, cordial, attristé seulement par l'absence de Marie, la mère, selon la coutume, se mit à genoux. Quand elle se releva, elle vit agenouillé derrière elle quelqu'un qu'elle croyait debout. Et le fils, remarquant de la surprise dans les yeux de la mère, lui dit d'une voix coupée par l'émotion :

— Ne sois pas étonnée, mère ! Je vous expliquerai tout cela, à tous, une autre fois. Ce n'est pas seulement pour te faire plaisir; c'est vrai, absolument vrai !

... Alors, comme après une douloureuse absence, au jour du revoir inespéré, la mère et le fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

C. WAGNER.



Paris. — E. KAPP, imprimeur, 83, rue du Bac.
